



LES RÉVERBÈRES / ARTS VIVANTS

An evening with Oscar Wilde

23 février 2024 Fabien Imhof

Jusqu'au 8 mars, le Pulloff prend des airs d'une salle miteuse parisienne, dans laquelle Sebastian Melmoth nous accueille pour une conférence, en forme de retour dans le passé à la rencontre d'Oscar Wilde. Une soirée de Délices et de Divertissements.

Dans le texte imaginé par John Gay et excellemment bien traduit par Antoinette Monod et Geoffrey Dyson, Sebastian Melmoth (Geoffrey Dyson), alias Oscar Wilde, vient à la rencontre du public, une lanterne à la main. Le décor, composé d'un vieux tapis miteux, de quelques chaises, d'un coffre et de draps, est à l'image de cet homme qui devient de loin. Après deux ans d'emprisonnement pour crime de sodomie, l'auteur et dramaturge est banni d'Angleterre, renié par tout le monde et complètement isolé. Le voici donc réfugié à Paris où il tente tant bien que mal de survivre. Pendant 1h40, il nous dévoile sa vision du monde, parlant des États-Unis, de l'art, des critiques, du public, de l'évolution de la littérature, du théâtre, récitant des poèmes et narrant de truculentes anecdotes sur ses amants, la prison et d'anciens voyages.. Bien que marqué par le poids de ce qui lui est arrivé, il n'a rien perdu de son humour et de la verve de sa plume !



Pamphlet contre les esprits fermés

Sur la scène du Pulloff, nous sommes conviés dans une petite salle du 12, rue de la Pépinière, le soir du 28 novembre 1899, soit un an et deux jours avant la mort d'Oscar Wilde. Lui-même sent que la fin se rapproche, en témoignent les acouphènes de plus en plus important qu'il subit et que l'on entend, de plus en plus violemment, dans la salle, l'affaiblissant petit à petit. Pour autant, sa confession au public ne s'apparente pas à une plainte et n'a rien de larmoyant, bien au contraire ! On est frappé par l'humour, tout britannique dont il fait preuve. On précise bien « britannique » et pas « anglais », comme on l'entend souvent, car il précise très vite qu'il est Irlandais. Attention, à ne pas confondre ! Son humour, donc, se caractérise par ce côté absurde et décalé, souvent inattendu, qu'on retrouve dans ses anecdotes et à la fin de ses poèmes en prose, qui ressemblent plus à de petites histoires qu'à de véritables poèmes. Permettons-nous d'ailleurs ici une brève parenthèse pour souligner sa vision de la poésie, particulièrement marquante, dans laquelle il insiste sur le fait qu'elle n'a rien de raisonnable et doit avant tout se ressentir. On résume ici son idée, bien mieux exprimée par celui qui manie les mots bien mieux que nous..

Mais revenons à nos moutons ! Sebastian Melmoth, ou Oscar Wilde, s'amuse avec le public, se jouant de ce dernier. On évoquera l'une de ses premières interventions, alors qu'il boit de grandes gorgées d'eau, évoquant le fait que cela aurait dû être de l'absinthe, mais que lui-même s'est fait avoir, et que c'est réellement de l'eau.. C'est avec cet humour et cette autodérision que le poète enchaîne les aphorismes, avec une précision détonante et un esprit provocateur. Encore plus après ce qu'il a vécu durant les années précédentes, aurait-on envie de dire ! Car c'est un homme qui n'a plus rien à perdre qui se présente face à nous : banni et rejeté de son pays, il a pourtant encore beaucoup de choses à dire, bien que censuré en Grande-Bretagne. Même son nom n'est plus évoqué, et ses livres sont attribués à « l'auteur de *L'Éventail de Lady Wintermere* ». Le propos résonne alors aujourd'hui, où la censure prend parfois d'étranges tournures, à l'image de la *cancel culture*, et où il est parfois difficile de trouver le juste équilibre entre humour et provocation. On peut alors vite tomber dans l'incorrect et le payer au prix fort. Cela pose bien sûr la question de ce qui est acceptable ou non, avec des conséquences qui peuvent être dramatiques, à différentes échelles selon où l'on se trouve sur le globe..



Un acteur de talent au service du texte

Si le texte de John Gay est aussi percutant, c'est aussi parce qu'il est porté par le brillant acteur qu'est Geoffrey Dyson. Dès son arrivée, on l'entend maugréer en anglais contre le tenancier du lieu, avant de s'adresser à nous avec cet accent britannique qui nous fait entrer en totale immersion avec son personnage. Face à nous, c'est un véritable dandy qui se présente, avec ce costume coloré et grandiloquent, contrastant avec ce lieu qui nous rappelle plus un vieux grenier qu'une salle de spectacle. Il correspond ainsi parfaitement à l'image qu'on se fait d'Oscar Wilde, avec ce côté maniéré, ces grands gestes et ce charisme qui le caractérisent. Le temps d'une soirée, on replonge donc dans une soirée de la fin du XIX^e siècle, comme si on n'y était.

On soulignera aussi l'évolution du jeu au fil de la soirée, les verres d'absinthe et la fatigue due à tout ce qu'il a vécu, la douleur commençant à s'emparer de lui. Il n'en perd pourtant pas son côté maniaque, qu'il nous dit avoir développé en prison. C'est donc à un homme affaibli par des souffrances inimaginables auquel nous avons affaire, bien qu'il fasse tout pour le masquer et qu'il parvienne à se montrer critique – avec beaucoup de justesse – envers les puissances de son époque, et de subtiles résonances avec notre XXI^e siècle..

SCÈNE

Tête à tête avec Oscar Wilde

Une soirée de délices et de divertissements, de John Gay, convoque l'écrivain-dandy pour une dernière parade aigre-douce, pleine de provocations et de questions.

MERCREDI 21 FÉVRIER 2024 ISABELLE CARCELES



L'auteur du Portrait de Dorian Gray, incarné avec talent par Geoffrey Dyson. MARIJA MITRUSIC

THÉÂTRE ▶ Un rendez-vous imaginaire se donne dans la salle intime du PullOff, à Lausanne. C'est une conférence durant laquelle Oscar Wilde s'offre en spectacle, se caricature lui-même, et finit par se livrer avec beaucoup d'émotion, après un festival de saillies, de mots d'esprit, de pirouettes et traits de génie nimbés de désolation. Car nous sommes en 1899, et Wilde meurt l'année suivante, seul, banni, ruiné, abandonné, à l'âge de 46 ans.

L'éclairage est vacillant, le grand abatjour en lambeaux, les rares meubles (de belle facture) renversés au sol; au fond, derrière le grand rideau à demi décroché, un piano et surtout une bouteille d'absinthe.

En cette fin de XIXe siècle, ils étaient nombreux, les artistes et les écrivains qui avaient noué une relation étroite avec la «fée verte»: Rimbaud, Baudelaire, Toulouse-Lautrec, et Oscar Wilde. *Running gag* de cette comédie plutôt amère, mise en scène par Raphaël Vachoux, la précieuse et dangereuse liqueur participe pleinement au spectacle. Et l'amertume aussi.

L'art du dandysme

Celui qui se présente sur la scène dit s'appeler Sebastian Melmoth (pseudonyme de Wilde durant ses dernières années à Paris), mais il lève très vite le voile sur sa véritable identité.

Avec un panache teinté d'autodérision, l'auteur d'œuvres immensément appréciées et reconnues, pièces, romans et nouvelles – tels *L'Éventail de Lady Windermere*, *L'Importance d'être Constant*, *Le Fantôme de Canterville...* – annonce tout de suite la couleur: «Je ne suis pas anglais. Je suis irlandais, c'est tout à fait différent».

Oscar Wilde a voulu élever le dandysme à la dignité d'un art, durant la première partie de sa vie. Geoffrey Dyson, qui l'incarne sur scène, porte un costume de velours bleu roi, un gilet fleuri, une immense fleur de tissu grenat et des pantoufles pour parfaire son aspect étudié, qui tranche avec le décor.

Et qui souligne cette vanité affichée envers et contre tout. «Je n'ai rien à déclarer, à part mon génie», sert-il aux douaniers américains, lors de sa tournée triomphale outre-Atlantique.

Le scénariste américain John Gay (1924-2017), qui signe le texte de cette *Soirée de délices et de divertissements* (titre largement ironique), commence par nous plonger dans une série frénétique de citations et critiques, faisant luire la langue pointue et vipérine de Wilde sur toute une série de sujets: l'Amérique, mais aussi l'Angleterre et ses Anglais, sans oublier les tirades misogynes, et surtout la question de la moralité et de l'Art.

A la sortie de *Dorian Gray* déjà, les piliers de la société victorienne avaient manifesté leur indignation. A la fois dénonciation de l'hypocrisie sociale et invitation à un hédonisme sans mesure, mélange de critique et de fantastique, le roman garde tout son pouvoir de fascination, plus d'un siècle plus tard.

Ce récit faustien met en scène un être à la beauté malfaisante, qui proclame: «Ce sont les passions dont nous méconnaissons l'origine qui nous tyrannisent le plus.» La vie de l'écrivain-dandy va se transformer en une illustration grandeur nature de ce principe, à travers sa liaison avec le jeune aristocrate Alfred Douglas.

Chute abyssale

Traversé par les stridences qui paralysent brutalement le comédien, le récit est rythmé par des acouphènes, séquelles du séjour carcéral d'Oscar Wilde, à l'issue de son procès pour «sodomie».

Deux ans de travaux forcés. C'est la chute abyssale d'un être habitué aux «délices et divertissements» que son genre et son statut social élevé (et sa riche épouse) lui ont toujours offert sur un plateau d'argent.

C'est dans cette déchéance que, paradoxalement, le personnage créé par John Gay dévoile sa vulnérabilité et son humanité, farouchement cachées. Et que Geoffrey Dyson incarne avec talent.

Autant les verbiages creux et superficiels du Wilde mondain sont parfois longs et pesants, autant ces moments de confession plus ou moins involontaires nous touchent.

Ce récit d'un baiser inattendu, au milieu d'un moment de calme et de silence, ouvre une fenêtre sur une facette moins brillante et plus précieuse de l'auteur, celui qui a écrit: «Un baiser peut détruire une vie humaine.»

Jusqu'au 8 mars au PullOff à Lausanne, pulloff.ch
Je 22 février, bord de scène avec Geoffrey Dyson et Antoinette Monod après le spectacle.

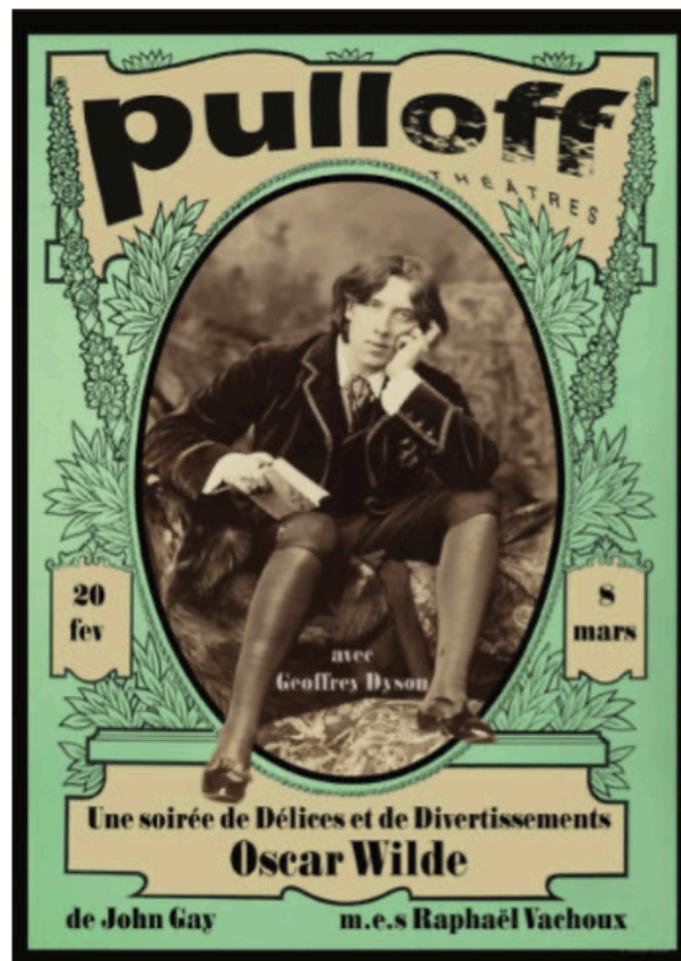
11. Une Soirée de Délices et de Divertissements

OSCAR WILDE

De John Gay

(Traduit de l'anglais par Antoinette Monod et Geoffrey Dyson)

Par Valérie Fehlbaum



Nous voilà en 1899, le 28 novembre pour être précis, à Paris, rue de la Pépinière, dans une petite salle de concert assez minable...

Mais non, nous sommes en mars 2024 dans un quartier de la ville de Lausanne aussi délabré, il faut dire, loin des quartiers chics. Pour trouver le théâtre il fallait entrer dans une sorte de cour intérieure peu éclairée qui devait à une époque pas si lointaine abriter des sites industriels maintenant convertis en espaces culturels, plutôt alternatifs. Est-ce que nous nous sommes égarés ? Nous montons par des escaliers assez raides pour nous trouver dans une salle sympathiquement arrangée en bistrot, et nous attendons. Après un petit moment nous sommes conviés à descendre encore un autre escalier assez étroit et raide pour entrer dans une salle pas de tout obscure. Les murs sont certes noirs, mais les sièges sont d'un joli rouge, très confortables en plus. Fort heureusement car le spectacle dure presque deux heures, sans entracte. Deux heures pendant lesquelles Sebastien Melmoth, que certains reconnaîtront autrement sous le nom d'Oscar Wilde, nous parle de sa vie, de ses délices et de ses divertissements, de ses désirs et ses déceptions, de ses douceurs et de ses douleurs, de ses doutes et de ses désillusions, souvent dus à un autre 'd' - Douglas, Lord Alfred Douglas, Bosie de son petit nom, le tout incarné pour nous par un tout autre 'd' - Dyson, Geoffrey, de son prénom.

Geoffrey Dyson incarne à merveille le Dandy par excellence. Très bien habillé en velours bleu, ornant dans son boutonnière une magnifique fleur couleur magenta, il est en porte à faux avec la scène minimaliste, délabrée et mal-éclairée. Entre gorgées d'absinthe – du vrai ou du faux- il nous raconte sa vie, ou sa vision de la vie. Récemment libéré de la prison de Reading, où il a passé deux années dans des conditions épouvantables, condamné aux travaux forcés, il est maintenant ruiné et malade, banni et esseulé.

Il va passer les dernières années de sa vie en exil en Europe, mais ne semble ni trop amer, ni trop rongé par son sort. Au contraire, il séduit toujours le public avec son discours, plein d'aphorismes ou extraits de ses célèbres textes littéraires. De temps à autre, par contre, des acouphènes nous rappellent les blessures qu'il a subies en prison. Impossible de ne pas être envoûté et ému par cet homme et par ce spectacle. Nous sommes sortis épuisés, tout comme le comédien lui-même sans doute.

Valérie Fehlbaum

Mise en scène : Raphaël Vachoux

scénographie : Kym Staiff

lumières : Jean-Pierre Potvliege

costume : Berivan Meyer

musique : Alexis Gfeller

avec : Geoffrey Dyson

En co-production avec le Théâtre Claque et le Pulloff, mis en scène par Raphaël Vachoux.